

OPPENHEIMER

ÉDITIONS LA PEUPLADE

339b, rue Racine Est
Saguenay (Québec)
Canada G7H 1S8
www.lapeuplade.com

DISTRIBUTION POUR LE CANADA

Diffusion Dimedia

**DIFFUSION ET DISTRIBUTION
POUR L'EUROPE**

CDE-SODIS

DÉPÔTS LÉGAUX

Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2020
Bibliothèque et Archives
Canada, 2020

ISBN 978-2-924898-53-6

© AARON TUCKER, 2018

Originally published in English by Coach House Books, 2018.

This edition is published by arrangement with Coach House Books in conjunction with its duly appointed agent L'Autre agence, Paris, France. All rights reserved.

© RACHEL MARTINEZ

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE, 2020

© ÉDITIONS LA PEUPLADE,

POUR L'ÉDITION FRANÇAISE, 2020

•

Les Éditions La Peuplade reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le gouvernement du Québec, par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (gestion SODEC), du soutien accordé à son programme de publication.

Les Éditions La Peuplade reconnaissent également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés, pour ses activités de traduction.

OPPENHEIMER

Aaron Tucker

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR
Rachel Martinez

LA PEUPLADE ROMAN



MAI 1945

NOUVEAU-MEXIQUE

Il avance, le paysage sauvage s'estompe, et les barbelés de l'enceinte du Projet Y s'étalent; il s'arrête parce qu'il ne peut pas encore retourner à Los Alamos, ne peut pas affronter sa famille, ses amis, ses collègues avec toutes ses composantes dans leur état actuel : en mouvement continu autour de son noyau agité. Il pose ses mains sur le pommeau, les rênes se relâchent et la bride se déplace légèrement tandis qu'il desserre les poings – il se dit que son travail est presque terminé –, il entend le cheval remuer les gencives et claquer les dents pour reprendre le mors qui glisse dans sa bouche; la bête pousse un soupir ample et gémit, impatiente de repartir vers les montagnes empourprées, vers les sommets rocheux. Il se sent encore faible après la fièvre qui a enflammé son corps deux mois auparavant, une maladie qui l'a forcé à garder le lit, et malgré la langueur qui l'habite, il se prépare à se ressaisir parce qu'ils finiront dans quelques mois à peine, ils libéreront la lumière vaporeuse du Gadget; cet après-midi-là, il s'est obligé à sortir des laboratoires pour mettre de l'ordre dans ses idées.

Opje longe les buissons aux branches raides, acérées et drues, mêlées aux asters et aux rosiers *red skyrocket*, qui égratignent les sabots et les jambes agiles de son cheval lorsqu'il piétine la poussière mordante, la poussière qui passe du rouge argileux au pourpre et se fait plus foncée avec l'avancée de la nuit; ils se promènent depuis des heures – partis des déserts du sud, ils ont traversé le village de San Ildefonso, puis le Rio Grande –

et parcourent maintenant le relief aride du mont Caballo. Pendant tout ce temps, il s'est baladé parmi des bribes fugaces du poème *Monuments d'église* de George Herbert – « la chair n'est que le sablier qui contient la poussière mesurant tout notre temps » –, enserrant la masse de la bête entre ses jambes. Il n'oublie pas que le Gadget est le fruit d'un élan imparable et inévitable qui s'est mis en marche longtemps avant lui, que son invention, ou plutôt la leur, est un exploit colossal. Il pose les mains sur l'encolure du cheval, lui susurre à l'oreille, et songe à quel point il est minuscule devant le massif omniprésent du Sangre de Cristo et les nuages au ventre bordé par les ombres des montagnes à l'horizon, tandis que le soleil décline par strates de bleu cobalt, d'azur, d'orangé puis de jaune maïs. En trottant, il s'imagine, grand, mince et élégant, le corps obéissant au regard foncé du cheval (brun-noir créosote) qui contraste tellement avec les yeux pratiquement translucides de son maître (blanc givré teinté de bleu), l'iris qui tranche avec la chevelure ébène qu'on devine sous son chapeau. Tous ceux qui le rencontrent font l'éloge de la couleur impossible de ses yeux *qui virent la poussière avant*, couleur semblable aux crêtes de vagues lointaines sur le point de se briser. Même sur les photos, il fixe l'objectif avec une intensité concentrée rappelant celle qui émane des touches les plus délicates des anciens portraitistes néerlandais; son regard transfigure l'appareil photo en un pinceau de crin de cheval frotté sur la toile et ondulante

sous la texture de la peinture à l'huile. Il a les iris lisérés d'une ligne sombre et animale ; il partage l'instinct de mouvement de sa monture, entretenant avec elle une liaison covalente où chacun bénéficie de la conjugaison idéale de l'un à l'enveloppe complète de l'autre.

.

Toutes les personnes de sa vie sont rattachées à ces montagnes d'une façon ou d'une autre : il y a son épouse, Kitty, et ses enfants, Peter et Toni, qui habitent la maison familiale dans le camp, sur Bathub Row ; il y a Katy, la première femme à posséder toute l'ampleur de ses sentiments, leurs randonnées à cheval ensemble dans les monts Pecos ; il y a Dorothy, une confidente indispensable pour la gestion de Los Alamos ; il y a Jean, ou plutôt l'ombre de Jean, sa maîtresse, son ex-maîtresse, une omniprésence. Son esprit est constitué de ces corps, avec les dates, les années et leur état correspondant, des catalogues qu'il feuillette, chacun étant un système imprévisible d'infimes composantes disséminées à travers les chronologies, et il suit à la trace chaque événement, qu'il passe au crible dans le calme avant de regagner les laboratoires, survolé par le tournoiement d'un épervier brun.

Quand il fouille dans sa mémoire, son souvenir le plus vivace le ramène toujours à la place qu'il occupait sur les mesas, sur le Santa Fe Baldy, sur le mont Round

et sur le mont Grady's, puis ici ; les couvertures de laine épaisse bigarrées à outrance que les Pueblos vendent au bord des routes, leurs motifs symétriques – des triangles dans des triangles dans des triangles – une géométrie en spirale qui lui rappelle les âmes nobles de la Bhagavad-gītā, qui

*plongent profondément en elles
intrépides, déterminées,*

chaque boucle se resserrant graduellement vers l'intérieur.

Il reprend sa route en pensant à cela, une main tenant les rênes en cuir souple, l'autre sur le pommeau de la selle, tanguant légèrement sous l'effet du trot majestueux de son cheval. La vue panoramique est imprenable du haut de l'étroit sentier de montagne ; au bas de la pente, il distingue Los Alamos, le Projet Y, et il se reporte à novembre 1942, lorsque le département de la Guerre a entrepris la recherche du site idéal. Il occupe son esprit avec le souvenir du voyage à Jemez Springs, des parois bordées d'immenses falaises découpées par les éruptions de volcans anciens ; les quatre hommes au fond du canyon avaient levé les yeux vers la crête et il avait dit à son collègue, le scientifique Ed McMillan, et au colonel Dudley que son éventuel et potentiellement vaste laboratoire serait impossible à réaliser à cet endroit, que plus on y resterait longtemps, plus les murs de pierre se resserreraient, ce qu'avait admis le général Groves : « Ça ne fera jamais

l'affaire. » Leslie Groves : gros visage bosselé, front élargi par sa chevelure peignée vers l'arrière, ventre débordant légèrement par-dessus la ceinture, mais le torse aussi large qu'un balbuzard à la chasse, ailes déployées, et le col de chemise amidonné assorti à ses médailles astiquées, officielles et éblouissantes sous les rayons ténus qui pénétraient dans l'étroit canyon. Il revoit cette scène maintenant, sur son cheval, il se souvient que Groves avait prononcé ces mots et que le convoi de quatre hommes avait fait demi-tour pour sortir du canyon par les routes de terre le long du Valle Grande, puis avait été accueilli au sortir d'un virage par une plaine, une caldera, constituée de tuf de Bandelier, de roc mêlé de cendres et d'herbes rases. Ils avaient fait un autre virage et gravi la pente inclinée jusqu'au sommet de la mesa ; ce faisant, ils avaient serpenté sur les mêmes chemins recreusés des décennies auparavant, au début du xx^e siècle, par les élèves de la Los Alamos Ranch School, des chemins ingénieux aménagés avec un savoir-faire surprenant pour ces jeunes motivés par leurs idéaux (bottes poussiéreuses et mains pleines d'ampoules), et il pense à ces fils de familles fortunées envoyés dans le désert pour être formés par le territoire, à ces garçons qui avaient soulevé de lourdes pierres taillées puis les avaient ajustées dans les parois abruptes de la vallée pour en faire des contreforts ; des routes magnifiques, deux fois plus larges que celles aménagées à l'origine par trois générations de fermiers

migrants, des familles talonnées jusqu'à la fraîcheur des montagnes par l'éclosion printanière des roses trémières sauvages le long du Rio Grande. En s'approchant au trot, il observe le Projet Y qui s'étend, il pense à ces familles qui dépendaient de l'énergie des chevaux et des charges portées par le bétail, aux vaches brouyant dans les prés avant d'être traites, d'être abattues. Ces familles cultivaient de la roquette et de la chicorée, amère et cassante, des courges d'été et de la coriandre; elles récoltaient des mûres géantes en mai, des bleuets en juin et des framboises en juillet; elles cultivaient à longueur d'année du basilic qui embaumait chaque goulée d'air et se répandait en se frayant un chemin dans chacun des espaces libres du sol. Ces familles avaient taillé ces premières routes pour transporter leur bœuf, leurs légumes et leurs fruits jusqu'au marché, pour descendre vers les pentes plus douces ceinturant les mines de turquoise et d'argent près de Los Cerrillos, au-delà de Santa Fe, et leurs parcours sillonnaient telles des veines les parois quasi verticales des canyons et des arroyos divisés en deux par les faibles écoulements qui humidifiaient l'atmosphère semi-aride, ces arroyos qui débordaient tous les printemps puis s'asséchaient tous les étés en fissurant la terre.

Il s'arrête et caresse l'encolure de son cheval, glisse légèrement ses doigts dans sa crinière rude, en pensant aux tranches d'une tomate locale qu'il a mangées, saupoudrées de sel, un midi, juste avant leur voyage

aux monts Jemez au début de l'hiver 1942 – les graines délicates, presque invisibles, le jus qui giclait, juste assez pour emplir la bouche, et le goût persistant tandis qu'ils roulaient en voiture –, puis son esprit recule plus loin encore dans l'histoire, traversant des millénaires. Il imagine les pointes de lance en obsidienne et les ruines des villages toujours à moitié ensevelies un peu partout dans la région, il voit les chasseurs traquer les masses colossales à travers leurs montagnes sacrées, leurs proies ayant évolué d'une génération depuis la mégafaune disparue, il pense aux techniques prédatrices améliorées de ces chasseurs. Il réfléchit au processus de réduction lithique, à la façon dont l'extrémité aiguë de ces pointes de flèches avait été taillée d'un coup de marteau en pierre, puis à l'arc tracé par une arme lancée par-dessus l'épaule et à sa pointe qui se cassait lorsqu'elle pénétrait le flanc d'un chevreuil. Plus tard, au XVI^e siècle, lorsque les explorateurs espagnols mirent le pied sur ce sol pour la première fois, ils rencontrèrent les Pueblos près des ruines de Puyé, du plateau de Pajarito et du canyon du Rito de los Frijoles, parlèrent au cacique saisonnier (un prêtre différent en été et en hiver) et plantèrent des croix catholiques dans leurs paumes, *Este dios es el único dios*. Les Pueblos les acceptèrent avant de se révolter, à la suite de l'*encomienda*. Au début du soulèvement, Popé, le chef Tewa, confia à ses guerriers les plus rapides la mission de courir vers chaque village munis d'une ficelle

nouée ; ces messagers rapides comme l'éclair dirent aux chefs des villages de défaire un nœud chaque jour jusqu'à ce qu'il n'en reste plus – ce jour-là précisément, ils devraient attaquer. Alors, quand il ne resta plus de nœuds, ces chefs refoulèrent les Espagnols vers le nord et conservèrent leur territoire pendant une douzaine d'années. Toutefois, au bout de douze ans, le territoire fut repris, et la région adopta la langue *pajarito*, qui signifie « petit oiseau » ou « moineau ».

Il avait raconté cette histoire à ses compagnons lorsqu'ils sortirent de leurs voitures sous une légère neige de novembre qui saupoudrait leurs bottes. Quand le général Groves, le colonel Dudley, Ed McMillan et lui s'étaient arrêtés après avoir gravi un promontoire, un soleil de fin d'après-midi menaçait de tomber sur la terre et le relief du sol devenait plus net sous la blancheur des cristaux. Les quatre hommes regardèrent en direction de la Ranch School – le pavillon central fait de gros billots et son toit au versant pentu qui s'élevait fièrement – et observèrent les garçons qui couraient et criaient (il fut surpris de les voir en short à travers la buée de son haleine), et Groves annonça : « Ce sera ici. » Le site était une vaste étendue sur le cratère d'un volcan éteint, *los álamos*, « les peupliers », un endroit à la fois horizontal et vertical aux plans perpendiculaires, bloqué au nord et au sud par un rocher escarpé, entre lesquels une surface plane s'étendait à perte de vue. Opje alluma une cigarette, toussa de sa toux habituelle

entre chaque longue inspiration, pensa à la tuberculose, permanente, qui s'attardait encore dans chacun de ses souffles, et chassa la cendre du bout de son petit doigt jauni par la nicotine.

— Qu'en pensez-vous, professeur ? avait demandé Dudley.

Sa question résonne en lui maintenant, lui et son cheval, sentinelles devant le jour déclinant ; il se souvient qu'on lui avait posé cette question puis, tandis que les garçons jouaient toujours sous leurs yeux, Opje aspira la fumée dans sa bouche, sa gorge, ses poumons, expira et pensa à lui-même, enfant. Le regard vers l'école, il se souvint avoir toujours su qu'il était extraordinairement intelligent. Jusqu'à ce qu'il découvre le mot « polymathe », il avait dérivé à travers ses études avec ennui, en sautant des niveaux et en feuilletant rapidement les pages redondantes et simplistes de ses manuels scolaires ; alors que ses confrères de classe se laissaient distraire par les émissions de radio, les jeux et les sports, lui (toujours trop maigre) lisait et discutait avec les adultes de son entourage. Il eut un premier répit de son ennui au printemps 1922. Son père l'envoya au Nouveau-Mexique pour soigner une dysenterie, suivie d'une colite, contractées lors de vacances familiales en Allemagne, qui fit grimper sa fièvre puis le fit suer pendant que son ventre se crispait et que la puissance des contractions épuisait impitoyablement ses muscles. Son père, son homonyme,

se disait que le Sud-Ouest l'exposerait à la matérialité de son propre corps squelettique, l'endurcirait grâce à de longues randonnées à cheval en altitude dans l'air le plus pur, intact et incomparable. Il séjourna dans la réserve forestière de Pecos River, à Los Pinos, à trente-huit kilomètres de Santa Fe, dans un ranch touristique géré par Katy Page, une femme qui pouvait guider un cheval d'un simple mouvement des doigts ou du poignet. À son arrivée, il n'était que l'un des nombreux garçons qui lui étaient confiés pour s'endurcir, mais ils se rapprochèrent rapidement ; il était son préféré et elle fut la première personne qu'il essaya d'aimer. Son mari absent – elle l'avait épousé en état de crise, alitée et étouffée par la maladie – avait deux fois son âge ; Opje, au contraire, était jeune et séduisant, il lui apportait des bouquets de centaurees et de lupins odorants, et elle acceptait ses offrandes et sa poésie multilingue. Plus tard, il en parlerait comme d'une amourette d'adolescent, mais c'était plus que cela : il aimait la façon dont Katy montait à cheval, le dos bien droit, son beau visage ouvert à la brise neigeuse ; elle le défiait, le provoquait et le poussait à devenir plus fort, plus dur ; elle lui enseignait comment inspirer et expirer au rythme du cheval, en communion avec lui, à monter avec des sacoches légères contenant le strict minimum de nourriture, de literie et, plus tard, de tabac ; elle lui montrait comment se déplacer entre les arbres d'une hauteur vertigineuse en dévorant le paysage des yeux.

Il se souvient d'elle, de l'endurance et de la force musculaire qu'elle exigeait de lui lors de leurs randonnées à cheval de cinq ou six jours au milieu des fleurs sauvages, des gilias corail, au-delà des chutes Pecos, puis du mont Trampas jusqu'au sud du Colorado; de leurs soirées, perchés au bord d'un feu qui mourait lentement; de ses yeux foncés, qui expliquaient plutôt que de parler; et c'est avec elle qu'il sentit cette première petite ouverture avec une femme, non réciproque, mais tout de même présente. Par la suite, jeune adulte, il se rendait chez elle et à Los Pinos presque chaque été et ils se lièrent d'amitié; en 1925, ils découvrirent un lac inconnu en suivant le canyon Winsor et aperçurent les épinettes, rendues chétives par manque d'oxygène, qui en bordaient les rives. Il donna son nom, Katherine, à ce lac aussi alpin qu'elle.

Les vues et l'altitude... À chacun de ses retours à Los Pinos, il plongeait ses mains dans l'eau bouillante, rassuré par ses connaissances sur la pression atmosphérique, et les retirait intacts, d'un geste extravagant en aspergeant le poêle de fines gouttelettes. L'altitude bafouait les lois de la Nature, et l'eau y bouillait à 92 degrés Celsius, ce qui prolongeait indûment la préparation des repas; il se rappelle avoir attendu des heures avant que les pommes de terre cuisent, tandis que l'eau calme se muait lentement, à son propre rythme indéterminé, comme elle l'entendait, et quand les repas étaient enfin prêts, les aliments étaient

toujours un peu pâteux ; il se souvient que ses molaires travaillaient en bouchées condensées, contractant les muscles de ses joues. C'est pourquoi il préférerait l'effet immédiat de mordre dans un fruit frais, les plats de légumes, les couleurs vives des piments chili, les figues au miel du dessert.

.

Il se repose en se remémorant tout cela tandis que son cheval avance sur le sentier, puis il recule de nouveau dans ses souvenirs : une première fois lorsqu'il regardait l'école des garçons en se demandant s'il devrait y construire les laboratoires – « Qu'en pensez-vous, professeur ? » –, puis il y a plus longtemps encore, lors de son premier voyage au Nouveau-Mexique, à l'âge de dix-huit ans, quand il apprit à inspirer en utilisant ses deux poumons à leur pleine capacité, à retenir l'air frais en lui puis à expirer par cycles, devenant, comme l'explique Krishna à Arjuna, des saints doubles,

*d'autres encore sacrifient l'expiration dans
l'inspiration en retenant leur souffle (pranayoga) ;
d'autres enfin se privent de nourriture pour
se nourrir du souffle seulement.*

Il ne fut pas le premier envoyé dans la région pour apprendre à maîtriser sa respiration, pour trouver la vie *dans le souffle vivant*. Le site avait longtemps été un sanatorium en plein air, captant la toux et les

expectorations de patients de partout en Amérique, tuberculeux pour la plupart, et les déposant sur les versants des montagnes et les plateaux où, dans des vérandas face au soleil du sud-ouest, ils dormaient la nuit la fenêtre grande ouverte pour laisser pénétrer les courants d'air froid du désert en s'emmitouffant dans plusieurs couvertures de laine dense, l'air frôlant leurs visages ensommeillés, pénétrant leurs corps et en ressortant.

Au cours de ces balades sous le ciel du désert qui s'obscurcissait, au froid, repoussant les tiraillements de la faim en fumant des cigarettes, il éprouvait le besoin de se lancer des défis, d'en lancer aux autres aussi, avec une insouciance manifeste tant dans son arrogance – l'éclat de son regard alpin plongé dans celui d'un autre – que dans son appétit pour les extrêmes du paysage à l'état brut. Il traversait les orages qui balafrèrent le ciel et ouvraient le passage à des trombes d'eau, le forçant à se pencher tout contre la tiédeur du garrot de son cheval, il se réfugiait sous un arbre avec ses amis avant de retourner chez Katy, la peau plissée de leurs doigts picotant au contact acide de la chair d'une orange. Il s'engageait sur un sentier qui se tortillait du Colorado jusqu'aux plus hauts sommets de la région, déjà enneigés et exposés aux vents, un chemin menaçant de geler sa peau, de jeter un voile sombre sur ses yeux bleu, de glacer ses vaisseaux sanguins et ses nerfs jusqu'à ce qu'ils se détachent de ses os.

À l'été 1928, titulaire d'une bourse de recherche transcontinentale, il partageait son temps entre Harvard et Caltech, se rappelle-t-il, assis sur sa monture en écoutant le vacarme des machines des laboratoires au loin que le vent transporte jusqu'à lui. Il était retourné à Pecos en quête d'un ancrage, avait-il mentionné dans une lettre à Katy, en quête d'une propriété. Elle les avait donc emmenés, lui et son frère Frank, à ce qui allait devenir sa demeure au Nouveau-Mexique, qu'elle baptisa à la blague « Perro Caliente » – chien chaud, *hot dog* –, son sanctuaire à lui dans les monts Sangre de Cristo. La cabane percée de trois fenêtres se détachait sur un pré naturellement tondu, les herbes ondoyant jusqu'au porche ; à l'intérieur, les deux étagères furent prestement garnies des ouvrages de physique et des bouteilles de whisky de contrebande des deux frères. Plus tard, il passerait la main sur le mur de la cabane pour sentir le grain du bois cimenté avec du plâtre d'argile, de l'*adobe*, dont les petites particules abrasives se mariaient parfaitement au bois coupé, un amalgame, comme lui. Katy, Frank et Opje s'asseyaient devant le foyer en bas, les deux frères échangeant leurs réflexions sur la propagation et la consolidation du communisme, sur leur accord avec certains aspects de l'idéologie, en buvant de l'alcool qui leur brûlait les lèvres et la bouche. Il s'émerveillait en contemplant Katy, la cambrure de son cou, portait son regard sur son visage tourné vers le feu,

et il se rappelle l'avoir accompagnée à cheval jusque chez elle à travers champ, le sentier s'étant brièvement évasé pour offrir un répit, un espace sans relief recouvert d'herbe – le seul terrain plat à des dizaines de kilomètres à la ronde –, et elle avait arrêté son cheval au beau milieu tandis qu'il l'attendait à l'orée de la forêt, admiratif, au pied du temple naturel au sommet duquel trônait Katy.

Il se rappelle la première nuit complète passée à Perro Caliente, assis avec elle devant le feu, où il lui avait dit : « Ce sera ici. » Elle prit une gorgée et tourna la lumière de son regard vers lui ; les flammes s'intensifièrent en léchant le nœud d'une bûche et elle répondit : « Tu vas adorer ça, ici. Ce sera chez toi. »

Elle prit une autre petite gorgée et il reproduisit ce même geste discret, l'alcool telle une fugace morsure de taon, et les flammes crépitèrent de nouveau. Plus tard cette nuit-là, il se rejoua ce moment quand il sortit pisser dans les latrines en tendant l'oreille pour entendre ce qu'elle disait dans la cabane dont il avait laissé la porte ouverte, pour percevoir les modulations de sa voix monter et descendre au rythme des sabots frappant le sol et, en regagnant la cabane, il admira les pins ponderosas de hauteurs différentes qui encerclaient le pré, capta la lumière qui filtrait par les espaces égaux entre les branches, entre leurs longues aiguilles fines. Cette nuit-là, il dormit sur le plancher du rez-de-chaussée et laissa à Katy une des deux chambres du

haut ; l'escalier pencha, la cabane bougea, et il ferma les yeux devant le feu pour pénétrer dans un rêve où il observait son père palper un morceau de tissu pour en évaluer l'armure et la texture. Son père répéta ces longues caresses une demi-douzaine de fois avant qu'il distingue le reste du décor en arrière-plan, le piano familial tant détesté, avant que Frank le réveille en trébuchant contre lui dans l'obscurité en voulant atteindre la porte, avec un gloussement d'ivrogne.

Katy finit par lui trouver un étalon, Crisis, un demi-castrat qui le soulevait avec une telle puissance qu'il devait lui opposer tout son poids, jusqu'à ce qu'il parvienne à le dompter comme doit l'être un cheval, assez pour le diriger vers les montagnes, les gravir puis les redescendre. La cabane – dont Frank avait commandé la literie et les meubles par correspondance – disparaissait derrière lui quand il partait en balade avec Crisis, souvent accompagné de Katy, de Frank ou de visiteurs de passage, piétinant l'herbe et les broussailles pour explorer de nouvelles zones du Valle Grande. Malgré la Prohibition, il avait toujours de l'alcool, et l'air raréfié rendait ses boissons fortes encore plus fortes, et il servait du *nasi goreng* épicé à la limite de la tolérance du palais de ses invités, atténué par de l'ail et du cumin, un plat qu'il avait appris à cuisiner au cours de son voyage aux Pays-Bas, expliquait-il en le servant généreusement sur les assiettes. La plupart du temps, ces étés-là, il partait seul à cheval en essayant d'équilibrer les

objets sensibles avec, comme le préconisait Krishna, la nécessité du *vairagya*, du détachement de ces objets du monde, et dans cette attitude, il trouvait un *intense amour de la solitude*, un pur *guna*, un *sattva* ; il était au milieu d'une vaste étendue de nature sauvage, solitaire au milieu des peupliers où

*avec ses mains et ses pieds, ses yeux et ses têtes
innombrables,*

*qui l'entourent de tous les points de l'espace,
il est à l'écoute de tout.*

Parce qu'il embrasse tout, il est immanent au monde et même maintenant, alors que son esprit retourne à son passé au Nouveau-Mexique, il est presque toujours seul avec Crisis, avant de converger lentement vers un corps plus petit, plus défini au sein de cet état plus vaste. Souvent, deux ou trois petits souvenirs s'entrechoquent et deux corps désorientés se superposent. Le moment présent, 1945, s'amalgame à sa première visite à Pajarito et à l'école des garçons avec Katy – en 1922, au milieu du printemps, Katy le regarda et il lui enleva un chaton rouge-brun qui s'était logé dans ses cheveux – et le moment se dissout en 1942, et dans son souvenir du mois de novembre de cette année-là, il voit les écuries où chaque garçon a la responsabilité d'un cheval. Le colonel Dudley lui répéta sa question : « Qu'en pensez-vous, professeur ? »

« Ce sera comme à la maison », répondit-il, mais il était déjà en train de visualiser la morsure des

pneus des bulldozers et la propagation virale des baraquements temporaires qui seraient construits à l'ombre grandissante du Gadget pulvérisateur, et il imaginait le paysage se combler. Il prit une bouffée de cigarette, mais s'arrêta au milieu de l'inspiration, il sut immédiatement que les constructions encercleraient les peupliers regroupés près du ruisseau plutôt que d'entraîner leur disparition, qu'il conserverait les *almos* au bois de cœur brun foncé et à l'aubier presque blanc, que leur présence, imposée à cet endroit, serait comme une ouverture au monde pour créer une harmonie symphonique avec le site, et revinrent les mots de Herbert :

Je lis, soupire, de n'être pas arbre, regrette;

Car alors je donnerais, c'est clair,

Du fruit ou de l'ombrage; au moins en cet arbuste

L'oiseau aurait son nid, et moi, l'heur d'être juste.

Il allait lutter contre leur réduction lithique de la Nature et la militarisation inévitable du paysage, tout en sachant très bien qu'il finirait par perdre, au fil de l'abattage des arbres; il allait résister, en vain, à l'envie de laisser son empreinte dans ce lieu, de se livrer à une *encomienda*.

.

Il soupèse tout cela, tous ses gestes, du plus invasif au plus anodin, du plus imposant au plus minuscule, avant de regagner sa maison au Projet Y, avant qu'ils utilisent le Gadget dans quelques mois à peine. La chaleur que

dégage son cheval le réchauffe et il synchronise son souffle avec le sien, tout en poursuivant le catalogage de l'œuvre de sa vie. Il avait pris une de ses premières décisions à titre de directeur au début de 1943, lorsqu'il sortit en trombe de son bureau dépouillé pour interrompre trois ingénieurs surpris à mesurer un arbre ; il avait insisté pour qu'ils le conservent, pour qu'ils conservent tous les arbres, et avait décrété ce qui avait fini par devenir une loi sur le plateau. Il racontait cette histoire à répétition chaque fois que, lors d'un repas, quelqu'un parlait de l'ombre projetée par les bosquets de peupliers ; les convives l'écoutaient avec des hochements de tête polis et des regards qui retournaient rapidement vers le plat posé devant eux. Seule Edith Warner, qui coupait uniquement des branches de pins à pignons pour en faire du bois d'allumage, le gratifiait d'un « oui » plus éloquent avant que son conjoint hopi, Atilano Montoya (dit « Tilano ») ajoute : « Vous avez fait c'qui fallait, monsieur Opp. »

Avant la guerre, à titre d'employée de la Chili Line, Edith s'occupait du salon de thé, où elle attendait patiemment qu'une personne envoyée par l'école des garçons vienne chercher leurs provisions de nourriture, leurs outils et leur équipement d'équitation livrés par le chemin de fer. Quand elle n'était pas en train d'attendre ou d'écrire, elle rendait la monnaie aux touristes du canyon Frijoles venus s'approvisionner en eau et, parfois, s'acheter de la crème glacée qui fondait rapidement

le long de minces cornets en menaçant leurs doigts pendant qu'ils bavardaient au sujet des ruines de Tyuonyi Pueblo et des grottes. À l'origine, le général Groves avait voulu incorporer la maison et la propriété d'Edith et de Tilano dans le Projet Manhattan. Opje leur avait rendu visite avec le général à la fin du printemps 1943 pour leur expliquer qu'Edith pourrait vivre à Los Alamos et faire la cuisine pour les scientifiques, mais qu'il devait prendre possession de sa maison. Le Projet Y était déjà bien en marche. Il était assis en face d'elle à la table sculptée à la main, Edith avait regardé Tilano – tresses aux épaules et cernes foncés aux aisselles – puis avait semblé céder : elle déménagerait et abandonnerait sa maison ainsi que son jardin luxuriant. Toutefois, lorsqu'ils se séparèrent ce soir-là, Opje laissa Groves et revint sur ses pas jusqu'à leur porte pour leur dire : « N'acceptez pas. » Il savait que cette maison serait généreuse en ombre et en fruits, qu'ils pourraient s'asseoir à la petite table dehors, sous les étoiles en suspension – à leur portée, brillantes et proches – à quelques kilomètres à peine au-dessus de leurs têtes.

Cette négociation entre Opje et Groves permit à Edith de passer la Seconde Guerre mondiale à servir aux scientifiques et employés fourbus au ventre creux de Los Alamos de fabuleux repas maison dans sa demeure carrée d'Otowi. La salle à manger, réchauffée par le poêle à bois et les bougies, était bondée de chercheurs affamés et légèrement ivres après s'être passé

une flasque au cours de leur trajet de quarante kilomètres depuis les laboratoires, des scientifiques venus de grandes villes comme Chicago, New York et Boston, ces mêmes hommes et ces mêmes femmes qui, à leur arrivée, s'étaient sentis écrasés par l'immensité devant leurs yeux, écrasés sous le poids du plateau. Edith mitonnait ses plats avec les récoltes de l'immense potager du couple, un simple mariage de maïs, de haricots et de courges (différentes en hiver et en été), et les servait accompagnés de ses relishes : une larme de vinaigre avec des graines de céleri et de la moutarde. Elle – pas beaucoup plus grande que ses convives assis, furtive dans ses pieds chaussés de mocassins et portant une mante large bien serrée à la taille par une ceinture – apportait les assiettes noires fumantes et débordantes, faisait des allers-retours entre les tables et les conversations pendant que Tilano entretenait patiemment les flammes des bougies et débarrassait une fois le repas terminé. La longue table faite d'une seule tranche de bois – couverte d'assiettes en poterie locale remplies de ragoût d'agneau garni de persil et exhalant des arômes de romarin et de tomates – était entourée d'hommes et de femmes, leurs coudes et leurs genoux se touchant inconsciemment. Leurs voix se taisaient seulement quand Opje levait un verre d'eau du puits ou une tasse de café noir pour porter un toast « aux confusions de nos ennemis », et alors ils hochaient tous la tête et buvaient une gorgée à l'unisson, pendant que toutes les saveurs de la nourriture et

de la boisson se déposaient en eux. Edith cuisinait par devoir, disait-elle, et vendait le surplus des œufs, des fruits et des légumes qu'elle produisait à l'arrière de sa maison aux femmes des employés des laboratoires. Elle expliquait qu'elle ne faisait que les petites choses qu'elle savait faire : elle pouvait servir son gâteau au chocolat accompagné des framboises les plus rouges, elle pouvait préparer du café bien fort, et elle pouvait cuisiner pour ses scientifiques affamés. Le dimanche, Edith allumait la radio – même les émissions et la musique avaient une mission patriotique – et ils écoutaient probablement la *Symphonie n° 7* de Chostakovitch, chaque cycle de l'*allegretto* joué une douzaine de fois de plus en plus fort et avec de plus en plus d'insistance, ensuite un intermède à la flûte, délicatement posé sur des ondes de violon et de clarinette. Opje écoutait l'horizon musical qui s'éten-dait et concentrait son attention sur un instrument – le xylophone –, l'isolait des autres durant des minutes entières, l'écoutait isolément au sein du système plus vaste de l'œuvre musicale. Ensuite, il laissait son ouïe embrasser le paysage sonore complet de la symphonie une fois de plus avant de porter son attention sur un autre instrument, la harpe, par exemple, en suivant ses progressions cycliques, isolant leur son puis permettant à tous les instruments de converger et de s'amalgamer encore, puis il revenait sur les plus minuscules mouvements, les notes les plus brèves, dans un mouvement d'aller-retour.

•

Cette trame sonore le ramène au présent, 1945, à cheval au milieu des montagnes; il imagine à quoi ressemblerait la partition de cette symphonie, unique pour chaque instrument, et essaie de suivre la musique qui joue dans sa mémoire, portée après portée, note après note. Ce mouvement lui rappelle la première théorie de Niels Bohr, celle selon laquelle l'état des atomes peut être représenté visuellement par un noyau central entouré d'une succession de cercles et d'ellipses. Il sait maintenant qu'il s'agit d'une représentation statique erronée de l'instabilité propre à la Nature, représentation qui, sur le plan le plus fondamental, fait abstraction du fait que, comme Bohr lui-même l'avait évoqué à l'origine, les atomes ne restent pas immobiles. Il en va de même pour les symphonies qui ne sont pas des pièces instrumentales solitaires. Tout finit par se fracasser ensemble, puis déplacer les énergies dans des conditions quantiques provisoires qui ne peuvent être révélées que par le changement, et le changement est possible uniquement par le passage d'un état à un autre. Il imagine Bohr (connu plus tard sous le nom de code « Nicholas Baker » ou « Oncle Nick ») aux laboratoires de Los Alamos, un champion de ski de fond qui traversait le plateau – sur la longueur et à une vitesse inégalée – avec les gestes gracieux de ses bras et de ses jambes synchronisés pour

gravir Sawyer Hill, foulant et fendant la neige légère recouvrant la couche compacte au rythme de ses pas légers. Il réfléchit à cela en plongeant le regard vers le Projet Y et se dit qu'en retournant à ce souvenir puis à n'importe quel autre état ou corps du passé, il devient volatil, et il sait que ses composantes disséminées dans son esprit sont impossibles à visualiser comme des spécimens cristallisés, comme l'explique Krishna en parlant des *gunas*

*indivisibles, bien qu'ils semblent se diviser
en des corps distincts.*

Les états de sa mémoire, ses corps, sont définis par le mouvement, *immobile et pourtant mobile*, comme le sont les atomes, sans la causalité newtonienne mécanique complète et, de même, ses souvenirs du désert et l'intérieur de son corps se heurtent et se dispersent, puis se rassemblent. Il admet alors qu'en s'arrêtant pour observer, pour se remémorer, même un seul de ses corps ou de ses états, il ne parviendra qu'à en saisir un seul aspect et jamais la totalité : toute immobilisation d'un souvenir dépend en soi de l'observateur, de l'acte d'observer et des instruments utilisés pour examiner. C'est l'essentiel de la science qu'il entreprend, et pourtant, il est aux prises avec la notion de correspondance, un rapport entre les théories et les principes : pour que la physique atomique fonctionne, une théorie sur ce qui se produit à la plus petite échelle de mouvement, de taille ou de changement élémentaire doit aussi s'avérer